

« L'Antichambre »

Benoît Melançon

Numéro 79, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27090ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Melançon, B. (1996). Compte rendu de [« L'Antichambre »]. *Jeu*, (79), 167–168.

« L'Antichambre »

Texte de Jean-Claude Brisville. Mise en scène : Fernand Rainville, assisté de Suzanne Bouchard ; décor : Mario Bouchard ; costumes : Maryse Bienvenu ; éclairages : Stéphane Mongeau ; musique : Pierre Moreau. Avec Françoise Faucher (madame du Deffand), Dominique Leduc (Julie de Lespinasse) et Gérard Poirier (le président Hénault). Production du Théâtre Populaire du Québec, présentée à la Salle du Gesù du 18 au 27 janvier 1996, puis en tournée panquébécoise du 29 janvier au 23 mars 1996.

Aller au salon

Les spectateurs doivent se rendre à la triste évidence : le théâtre joué aujourd'hui au Québec est soumis à une telle injonction de comique qu'il n'est plus possible de ne pas rire au théâtre, que le public ne se déplace plus que pour rire. Celui de la première de *L'Antichambre*¹ en voulait pour son argent et n'a donc cessé de s'esclaffer devant une pièce qui, loin de vouloir faire rire gras, tentait de se distinguer par ses supposées qualités d'esprit et sa finesse. De cette participation intempestive du public, le metteur en scène n'est que partiellement responsable : s'il n'a pas constamment forcé la note, il devait se douter que la présence de Gérard Poirier dans le rôle du président Hénault, en attirant un certain type de public – ce qui était un bon choix économique –, allait entraîner une attente particulière de ce public. Elle ne fut pas déçue : Poirier fit ce qu'il pouvait pour se gagner les applaudissements, tantôt noble gâteux, tantôt vieux beau roucoulant, toujours cédant à la caricature, n'hésitant jamais à outrer le trait.

1. Le texte de la pièce a été publié à Arles chez Actes Sud – Papiers en 1991 (71 p.).

C'était là le premier des maux dont souffrait le spectacle.

Le second tenait au texte. On ne reprochera pas à Jean-Claude Brisville de ne pas avoir respecté parfaitement la vérité historique, notamment en télescopant des événements ; c'est le privilège du dramaturge. On déplorera cependant qu'il n'ait su donner de la vie des salons au XVIII^e siècle que l'image la plus éculée qui soit et la plus conforme à la mythologie littéraire selon laquelle tout, au Siècle des lumières, annoncerait la Révolution. Pour Brisville, la lutte entre le salon de madame du Deffand et celui de Julie de Lespinasse se résume à un conflit – par femmes interposées – entre les bons et les méchants, entre les philosophes qu'a retenus l'histoire littéraire et ceux qui sont passés à la trappe, entre les Encyclopédistes et les traditionalistes. Par là, l'auteur s'enferme dans une logique binaire qui empêche le dynamisme dramatique (les bons ne peuvent pas ne pas l'emporter) et fait reposer la pièce sur le seul pathétique des caractères : enfant illégitime devenue égérie des Lumières grâce au soutien de madame du Deffand et à l'amour de D'Alembert, défenseur des valeurs modernes, et incarnation de la passion et de l'enthousiasme de la jeunesse, la bonne mademoiselle de Lespinasse, après avoir subi nombre d'avaries, s'impose progressivement au détriment de la vieille madame du Deffand, abandonnée par ses anciens protégés, sourde aux leçons politiques et culturelles des hommes de lettres, enfermée dans son cynisme et son ennui, menacée tant par une cécité réelle que par un aveuglement intellectuel, recroquevillée et transie au noir final. Devant semblable manichéisme, on ne s'étonnera pas que Françoise Faucher, dans le rôle de madame du Deffand, ait

été appelée à jouer sur un double registre – celui du sarcasme, de l'ironie et de la raillerie, aussi bien que celui du pathos –, et qu'elle ne parvienne guère à les rejoindre : il lui fallait à la fois faire rire et pleurer, charmer et émouvoir, flatter le public bourgeois venu rigoler et l'amener à s'attendrir devant les affres du vieillissement.

Seule la mademoiselle de Lespinasse de Dominique Leduc réussissait parfois à sortir de la logique binaire. Si le plus souvent elle était appelée à jouer de façon convenue la jeune fille naïve apprenant lentement les usages du monde, il lui arrivait à l'occasion d'avoir le triomphe mauvais ou de laisser poindre une colère rentrée, par un regard noir, une tension des membres, une sauvagerie dans la douleur. Là était la véritable violence du spectacle, son potentiel critique; ce n'était pas dans le procédé cousu de fil blanc qui consistait à retenir pour décor une plate-forme circulaire autour de laquelle Julie de Lespinasse faisait périodiquement tourner une structure évoquant un observatoire astronomique, histoire d'expliquer au public que le monde des salons était isolé du monde réel, que l'on y observait la société de loin et que la pièce avait pour objectif de révéler, littéralement, l'envers du décor (à certains moments, l'arrière de l'observatoire était en effet montré à la salle). La reconstitution – meubles d'époque, costumes d'époque, musique d'époque, allusions et bons mots d'époque – et les prétentions didactiques empêchaient toute mise en question des lieux communs sur le raffinement présumé du Siècle des lumières.

Inféodée aux attentes les moins hautes du public, desservie par un jeu soit trop prévisible soit peu convaincant, figée

dans la mythologie littéraire, cette production de *l'Antichambre* souffrait de la conjugaison de plusieurs maux et rappelait qu'il est difficile de créer de bons spectacles avec de petits textes, de rendre vivantes les natures mortes.

Benoît Melançon